

ALAIN DAWID

SALUTERRE

Il était une fois l'avenir

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042538736

Dépôt légal : septembre 2026

Krisis

Mon cher et tendre ami,

J'entends ton cri de détresse. Je comprends. Je compatis. Le monde part à vau-l'eau et tu en éprouves les conséquences douloureuses. Face à cette réalité de moins en moins conforme à tes souhaits, ta frustration se teinte de stress, d'anxiété, de dépit, de colère.

Alors que se concrétise la grande désillusion collective que tu vois se profiler depuis longtemps, les réactions les plus courantes te mettent au supplice. Tu enrages, tu fulmines. Tu constates, impuissant, le déroulement du scénario que tu croyais évitable... parce qu'il était prévisible !

Les messages d'alerte que tu as essayé de lancer, comme tant d'autres s'y sont employés depuis des décennies, n'ont pas été entendus. Ou, lorsqu'ils l'ont été, ils n'ont pas produit d'effets. Ni l'état d'esprit dominant ni les modes de vie n'ont changé significativement. Et l'enchaînement des causes et des effets conduit inexorablement l'Homme moderne dans le mur qui se dresse au fond de son impasse normalisée. Une voie sans issue qu'il nomme encore « marche du progrès » et dont il emboîte benoîtement le pas, parce qu'il faut bien « vivre avec son temps ». Ça te rend dingue.

C'est finalement à force de coups de pied au cul que l'autruche sort la tête du sable. Mais son premier réflexe n'est pas de faire son *mea culpa*. Prendre sa part de responsabilités face aux expériences douloureuses qui s'imposent, ce n'est pas dans l'air du temps. Le réflexe le plus courant consiste à rejeter les responsabilités en dehors de son pré carré. Quand les récoltes de fruits amers deviennent abondantes, rares sont les jardiniers du quotidien moderne à s'interroger sur les mauvaises graines qu'ils ont eux-mêmes semées et arrosées, consciemment ou inconsciemment, individuellement ou

collectivement. Passer directement de l'autruche à la posture victimaire est plus commode, donc plus fréquent.

Ce réflexe conduisant presque instantanément du déni à la victimisation t'afflige autant qu'il t'affole. Car pour exister en tant que victime – et ainsi s'octroyer un flatteur certificat d'innocence –, il faut des bourreaux. En réponse à ce besoin, une mécanique psychique redoutable se met en route : la logique du bouc émissaire. Et ce mécanisme ouvre la voie au prochain enfer sur Terre.

Pour plaider l'irresponsabilité et l'innocence en toute bonne conscience, les adeptes de la posture victimaire doivent passer maîtres dans l'art de la diabolisation. Leurs salauds préférés, ceux qu'ils adoraient déjà détester avant de percuter le mur des réalités, se voient tirer des portraits au vitriol. Leurs traits sombres sont grossis jusqu'à la caricature. Leurs vertus sont effacées ou gribouillées. Les plus viles intentions leur sont prêtées.

Méprisables et présumés seuls coupables de tous les maux de la Terre, ils deviennent les faire-valoir de toutes les récriminations, toutes les revendications. Considérés comme « l'origine du mal », ils servent non seulement d'exutoire à toutes les colères, toutes les haines, mais ils servent également de faux-nez aux beaux parleurs, ces Sauveurs autoproclamés qui promettent encore le Grand Soir à coups de « yakafokon ». « *Y a qu'à éradiquer ces vermines pour que la réalité se conforme à nos souhaits !* ».

C'est si bon d'y croire que des foules exaltées sont prêtes à embrasser n'importe quelle idéologie les yeux fermés, dès lors qu'elle permet de nourrir l'espoir de lendemains qui chantent. « *Et derrière tout ça, "le Juif"* », proclamait Hitler à des foules d'Allemands et d'Allemandes appauvries, parfois affamées, désespérées, humiliées et révoltées par la ruine de leur pays. L'idéologie nationale-socialiste n'a pas triomphé aux élections législatives de 1933 par hasard. Pour obtenir 44 % des suffrages, loin devant les 18 % de son premier concurrent,

la rhétorique idéologique faisait vibrer des cordes que les circonstances rendaient sensibles. La logique du bouc émissaire était l'un des médiateurs servant ce dessein. Tout comme l'idéal nationaliste visant à redorer le blason d'une identité allemande présumée supérieure, aryenne, une identité si injustement foulée aux bottes par les ennemis de la Grande Guerre et leur humiliant Traité de Versailles.

Conscient des mécanismes psychiques qu'elles engrènent, conscient de ce à quoi elles peuvent mener, tu abhorres la déresponsabilisation, la victimisation et la logique du bouc émissaire. Fer de lance de toutes les idéologies, religieuses ou politiques, la puissance dévastatrice de ces armes de manipulation massive a fait ses preuves de mille façons au cours de l'Histoire. De fait, leur prolifération te sidère autant qu'elle t'effraie.

Hélas ! Tu fuis souvent la peur en passant par la colère. Tu te coupes ainsi de l'empathie qu'attendent et espèrent les adeptes de la posture victimaire, dont les doléances sont légitimes à leurs yeux : ils se sentent *réellement* victimes ! Inconscients des mauvaises graines semées dans un quotidien moderne jugé « normal », comment pourraient-ils assumer leur part de responsabilités face à une soudaine récolte de fruits amers ?

Alors qu'elle fait partie des atours mis en avant par de séduisantes croyances, la victimisation semble s'inscrire elle aussi dans *la norme sociale* contemporaine, moderne. C'est si bon de se croire irresponsable, donc innocent !

Face au déni de responsabilité et aux Calimero prompts à se lamenter sur leur sort, tu perds tes nerfs. Tu leur voles dans les plumes en les renvoyant aux graines de malheur qu'ils ont eux-mêmes semées et arrosées, l'inconscience n'étant pas une excuse valable à tes yeux : ce monde prétend être celui *d'adultes responsables, des êtres humains présumés doués de conscience, d'intelligence et de raison, et qui, par leurs connaissances, sont capables de faire des choix libres et*

éclairés. Des facultés dont se targue si volontiers l'Homme moderne qu'il ne saurait plaider l'inconscience.

On ne peut pas être vierge et enceinte en même temps. Sauf à croire aux miracles ou aux contes de fées, évidemment. Auquel cas, la prédisposition à *croire en dépit du savoir* exige de reconsidérer l'idée même que l'Homme moderne se fait de lui-même.

Au comble de ton intransigeance, tu rappelles aussi aux croyants que la façon de réagir aux événements est propre à chacun. Elle nous appartient. Et elle nous définit. Même face à la fatalité, aux coups du sort, aux impondérables, il nous reste toujours un espace de liberté : nous pouvons choisir de réagir d'une façon ou d'une autre. Quand l'Allemagne nazie a envahi la France, certains ont collaboré activement. Par peur, par instinct de survie, par conviction idéologique, par intérêt... D'autres ont choisi de résister, des Justes ayant même protégé des Juifs au péril de leur vie.

De fait, c'est en temps de crise qu'on voit « qui est qui ». C'est le sens étymologique du mot grec *Krisis* : *l'instant de la décision*. Une définition proche du mot *Apocalypsis* : *avènement, révélation, mise à nu*. L'adversité est un révélateur d'humanité... ou d'inhumanité.

Mon pauvre ami, te voilà bien embarrassé. Face à la force des événements, les réactions majoritaires te consternent et te terrifient. Tu dois accepter d'assister, impuissant, à la prolifération de fausses croyances, sachant qu'elles portent en germe les graines d'un nouvel enfer sur Terre.

Ces perceptions sensibles te bouleversent. Ton esprit bouillonne. Ton cœur est mis au pilori. Et tes propres réflexes te perturbent tout autant. Car bien évidemment, après des réactions de colère, tu t'en veux. Tu culpabilises, tu te dévalorises. Tu écoutes la voix de ton juge intérieur, celui qui te reproche ton manque d'empathie et d'écoute bienveillante. Celui-là même qui t'accuse de ne pas en avoir fait assez pour

empêcher la logique implacable de ce scénario de s'appliquer, alors que tu la comprends et l'anticipes depuis longtemps.

Et maintenant ?

Le cœur et l'esprit bouillonnant d'émotions et de ressentis contradictoires, tu ne sais plus à quel saint te vouer. Tu es perdu. Toi qui chantes les louanges de la rationalité, du pragmatisme, des connaissances terre à terre, tu lances un appel de détresse sans savoir à qui il s'adresse. Tu pries pour qu'une lumière apparaisse au fond du tunnel psychique dans lequel tu erres comme une âme en peine. Et, à ta propre surprise, des réponses arrivent.

Tu consens enfin à me tendre l'oreille, moi qui ne suis qu'une des voix qui murmurent en toi. Depuis toujours. Je suis la voix qui congédie le juge, gentiment, sans le juger à son tour. Je suis la voix qui aime et pardonne. Je suis la voix qui a toujours été là, mais que tu n'entendais pas. Je suis ton âme d'enfant, ton cœur tendre, ton esprit libre.

Je suis l'amour incarcéré dans les geôles de tes blessures intimes. Je suis la voix du cœur meurtri que la peur de souffrir a caché sous une armure. Une cuirasse mentale faite de logique, d'analyse et de raison que tu as enfilée pour te prémunir de nouvelles trahisons, de nouvelles désillusions.

Ton manque d'empathie témoigne des limites de cette stratégie de survie. Dans ta détresse, tu fends l'armure. Et par cette faille, je peux enfin faire entendre ma voix. Pour t'encourager à tomber l'armure et à rendre les armes, pour t'aider à trouver la paix et la confiance, alors même que le bruit des bottes est sur le point de se faire l'écho du silence des pantoufles, je te propose d'actionner une clef :

« Quand tu ne sais plus où tu vas, arrête-toi, et regarde d'où tu viens » (Bouddha).

Il était une fois dans l'est...

Mars 1969. J'étais déjà là, dans l'air du temps. L'horizon est noir comme le charbon qui fait vivre la région. Le crépuscule était pourtant flamboyant. Une ultime parenthèse solaire avait irradié le ciel, incendiaire. Les cohortes de cumulus s'étaient parées de mille feux. De sombres nuages qui, paradoxalement, avaient laissé derrière eux un sol maculé de blanc.

Fin d'hiver, début de printemps. Une période de transition où tout peut arriver. Il suffit qu'une éclaircie réchauffe l'atmosphère, et voilà que les crocus s'épanouissent aux côtés des perce-neige, donnant l'agréable impression d'une poussée triomphale du printemps. Une bourrasque venue du nord draine son lot de giboulées glacées, et voilà que l'hiver semble impossible à déloger, transperçant les vêtements des plus optimistes pour qui une hirondelle a suffi à faire le printemps.

Les rues de sable et de schiste de cette cité minière sont maintenant englouties dans la nuit. Sans étoiles. Sans éclairage public. Anthracite. Des particules incandescentes jaillissent sporadiquement au-dessus des toits, rappelant l'origine de l'odeur âcre qui imbibe l'air ambiant. Les poêles à charbon réchauffent les modestes maisons jumelées dont l'architecture commune rappelle l'origine de leur construction : un vaste projet de logements ouvriers mené par les Charbonnages de France après-guerre, conjointement à celui de la centrale électrique Émile-Huchet, dont les aéroréfrigérants culminent au-dessus de la forêt, au nord de la cité.

Le sommeil semble avoir gagné les maisons alignées. La veillée n'a pas duré. La télé n'est pas encore arrivée dans ces foyers. Pas plus que le téléphone d'ailleurs. Lorsqu'elles commencent à 16 h 30, les longues soirées d'hiver se terminent naturellement de bonne heure. Autres temps, autre époque.

Derrière les lames des volets d'un de ces foyers, une lueur semble résister au froid et à l'obscurité. Un poêle à charbon réchauffe l'atmosphère dans le salon. Mais c'est dans la chambre à coucher que se déroule la scène qui va changer la face de ton petit monde.

Cette scène, qui te concerne au plus haut point, a commencé à se jouer quelques années auparavant, lorsqu'un homme et une femme ont gagné le gros lot à la loterie de la Vie : ils se sont rencontrés. Les atomes crochus qui se sont noués ont fait naître en eux de puissants sentiments : la plénitude dans la présence de l'autre, l'incomplétude face à son absence. Ces sentiments ont fini par devenir leur principal centre de préoccupation. Chaque instant. Au point de faire battre leur cœur plus fort lorsque se dessinait la simple perspective de retrouvailles.

Partageant les mêmes sentiments, aspirant au même projet de vie – fonder une famille –, ils ont juré devant témoins et curé de rester unis « *jusqu'à ce que la mort nous sépare. Pour le meilleur et avec le pire* ». Ils ont ainsi gravé dans le marbre de l'Église et les papiers de la société la solidité des liens qui les unissaient. Complémentaires. Le masculin et le féminin qui ne font qu'un. Inséparables. Une alliance indéfectible offrant notamment quelques apothéoses sensuelles lorsque les corps exultent à l'unisson, comme c'est le cas dans cet instant où ils se donnent et s'abandonnent l'un à l'autre. Pleinement. Jusqu'à ce que le miracle se produise.

Dans un ultime moment d'extase, l'étincelle dans les yeux de ton père s'est incarnée dans la chair. L'offrande vitale s'est répandue avec bonheur dans la chaleur du calice maternel, antre suprême où se forme et se façonne la vie humaine. Des millions de représentants masculins sont partis à la rencontre de leur homologue féminin. Des cellules très différentes en apparence, et pourtant toutes représentantes de la même espèce. Des gamètes masculins et féminins si différents et si complémentaires qui finissent par fusionner, après une danse

nuptiale qui impose la logique de la sélection naturelle à des millions de prétendants éconduits.

De cette union des contraires est née une nouvelle forme de vie : toi. Comme tous les humains de la planète, et depuis toujours, tu dois ton existence à cette union. Et dans ton cas, elle est l'expression aboutie d'un sentiment amoureux partagé par deux êtres de sexe opposé. Ces conditions de conception relèvent d'une forme de privilège dont tu n'as sans doute pas conscience. Pourtant, si le jardinier accorde le plus grand soin à sa façon de mettre les graines en terre, ce n'est pas pour rien. Faute d'attentions et de soins suffisants accordés aux semis, il devra redoubler d'efforts durant toute la période de croissance des plantes vivantes pour compenser les manquements initiaux.

Quelles que soient les conditions de conception et quelle que soit leur importance, la magie de la vie qui opère ensuite est fascinante. Sitôt l'union sacrée réalisée entre les deux gamètes de tes parents, des prodiges se sont enchaînés pour faire de toi un embryon, un fœtus et enfin un bébé. Dans les premiers instants, tu n'étais pourtant constitué que d'un amas de cellules identiques. Mais très vite, de divisions cellulaires en divisions cellulaires, de nouvelles cellules vivantes se sont créées dans l'utérus de ta mère. Au fil des jours et des semaines, l'amas cellulaire initial a engendré des millions de cellules différentes : des cellules de peau aux cellules musculaires en passant par les cellules grises ; des cellules d'organes vitaux et génitaux aux veines et aux tendons en passant par les os ou la prunelle de tes yeux..., trois mois après ta conception, tout ce qui est constitutif d'un corps humain était en place !

Pourquoi ce processus est-il prodigieux, voire miraculeux ? Parce qu'il dépasse ton entendement et celui de la science. Face aux divisions des cellules embryonnaires, celle-ci constate les faits sans pouvoir les expliquer. En effet, les cellules se reproduisent par division : une cellule mère grossit et se divise pour donner naissance à deux cellules filles identiques. Identiques

entre elles, identiques à la cellule mère. Comment une cellule mère d'un certain type peut-elle ensuite donner naissance à deux cellules filles d'un autre type ? Comment un seul type de cellules initiales peut-il engendrer en quelques semaines des centaines de cellules aussi variées ? Personne ne sait. Ces transformations dans la descendance des cellules filles impliquent des mutations génétiques. À quel moment interviennent ces mutations ? Comment ? Quels facteurs guident et déterminent ce flux continu de mutations ? Personne ne sait. Mais pour la lutte contre certaines maladies dégénératives – notamment les cancers –, la science aimerait percer ce mystère. En effet, l'apparition des deux premières cellules malades découle de la division d'une cellule saine.

En attendant que la science parvienne à expliquer ce qu'elle observe, tu peux légitimement considérer que la vie que tu manifestes dans cette forme humaine relève d'une forme de prodige : *la magie du Vivant*. Une magie qui s'est vite fait oublier, je te l'accorde, lorsqu'il a fallu quitter le confort de la matrice protectrice pour te projeter vers un nouveau monde, ouvert, aérien, séparé de ta mère nourricière dont tu avais même ressenti les émotions depuis les premières semaines de ton existence. La façon de passer de cet ancien monde, sécurisant et confortable, à un nouveau monde, inconnu et inquiétant celui-là, ne devait sans doute rien au hasard : la vie adore les métaphores.

De violentes contractions, des déchirements, du sang, de la sueur, des larmes et des cris ont ainsi fait partie du scénario de l'accouchement par voie naturelle, le retentissement de tes premiers cris résonnant finalement comme le point d'orgue de ce grand bouleversement. Contrairement à toi, ta mère se souvient très bien de ce jour où elle est devenue maman pour la deuxième fois. Et malgré tout ce que ta venue au monde venait de lui faire endurer, elle t'a aimé immédiatement, sans condition, sans hésitation. Comment ne pas être ému par cet élan maternel qui pourrait dépasser l'entendement ? Comment ne pas lui rendre grâce ? Comment ne pas

lui redire merci chaque année en lui souhaitant, à elle, un joyeux anniversaire le jour de *ta* date de naissance ?

La façon dont s'incrémente la mémoire fait elle aussi partie des mystères que la science peine encore à percer. La tienne est quasiment vide avant l'âge de trois ans. Par la suite, ce sont les faits marquants qui s'impriment généralement de façon durable dans la mémoire. Avec toutefois ce paradoxe que les neurosciences ont clairement identifié aujourd'hui : certains événements trop marquants, trop perturbants, peuvent être refoulés dans des couches profondes de l'inconscient. C'est parfois des décennies plus tard qu'ils peuvent émerger à la surface de la conscience, souvent à la faveur d'expériences qui ravivent indirectement cette mémoire. Parmi les souvenirs que la tienne semble avoir classés dans le tiroir « dossiers à oublier », il y a notamment le rôle qu'ont joué les croyances dans ton processus de développement et ton éducation.

En effet, tu t'indignes aujourd'hui du succès grandissant d'idéologies toujours plus insensées, comme si tu n'avais toi-même jamais cru de jolies fables, comme si ton enfance n'avait pas été marquée du sceau des contes de fées, comme si tu n'avais jamais cru au père Noël...